

ANTIRESSE

N° 424 | 14.1.2024

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

La vraie religion de l'Occident

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Chimères & monstres fantasques

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

Guerre ou Paix

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Le labyrinthe de Faulkner

PASSAGER CLANDESTIN: BERNARD WICHT

Perspectives stratégiques 2024

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La vraie religion de l'Occident (L'angoisse du roi Hérode, III)

NOUS SOMMES DEVENUS UN HÉRODE COLLECTIF. NOUS LÂCHONS LA PROIE POUR L'OMBRE, OR LA MOINDRE OMBRE NOUS TERRIFIE. NOUS AVONS CRÉÉ UNE CIVILISATION DE LÂCHES CRIMINELS QUI SE PRENNENT POUR DES CHEVALIERS BLANCS. ET TOUT CELA NE NOUS SAUVERA PAS D'UNE FIN IGNOMINIEUSE. N'EST-CE PAS PLUTÔT COMIQUE, COMME SCÉNARIO?

LE PLONGEOIR

J'ai raconté quelque part⁽¹⁾ comment j'ai redécouvert jadis un vieux plongeur municipal où je faisais l'idiot avec les copains au temps de mon enfance, réjouissances dont une cicatrice au coin de la lèvre m'a longtemps rappelé le souvenir brillant et salé. Trente ans plus tard, voulant m'offrir un dernier «plouf» d'honneur, j'ai découvert qu'un détail avait changé depuis les années 1970. Un détail d'importance:

«Jadis, on prêtait aux gosses assez de

jugeote pour les dispenser de cours et de garde-fous au pied d'un plongeur. Aujourd'hui, ceux qui y montent ont droit à une sorte de prêche imprimé, assorti de pictogrammes. «Quittez le bassin immédiatement après votre saut. — Regardez s'il y a quelqu'un à vos pieds avant de sauter. — N'y allez qu'un à la fois.» Etc. Arrivé sur la planche, on devait encore se payer une chicane destinée à couper les élans. Des précautions intimidantes, à vous faire croire que vous êtes suspendu au-dessus d'un volcan en fusion ou d'une falaise à pic...»

J'avais cru, à l'époque, déceler dans cette prévention minutieuse des menus dangers du quotidien quelque chose d'emblématique, comme le cliché d'un courant bien plus vaste. Une décennie plus tard, ce n'est plus une impression, mais un symptôme. J'y vois l'une des causes de l'idiocratie ambiante: la camisole de prudence, ou de peur, imposée à deux générations d'enfants dans les sociétés dites développées. Les psychologues s'inquiètent des effets de l'avalanche de meurtres et de scènes porno qui s'impriment sur leur rétine par l'entremise de la télévision et de l'internet. Personne ne semble s'être interrogé sur l'action castratrice des précautions dont on entoure leur croissance, comme si les petits d'homme désormais naissaient par défaut hémophiles, anémiques, fragiles comme des boules de Noël et en définitive débiles au sens premier du terme!

Une fois qu'on prête attention à cet aspect particulier du *Zeitgeist* — et si par aventure on a quelque souvenir de la vie d'avant —, on se rend compte que l'environnement de vie des Européens modernes est à la fois le plus protégé et le plus angoissant de tous les temps. Ma propre voiture se charge de me le rappeler quotidiennement en poussant des cris stridents pour m'obliger à boucler la ceinture sur mon sac d'ordinateur sitôt que je le dépose sur le siège passager.

Le plus cocasse dans cette hypocondrie sociétale, c'est qu'elle n'est même pas très efficace. L'application extensive du principe de précaution sert avant tout à protéger...

les protecteurs, c'est-à-dire à minimiser leur responsabilité si des accidents surviennent dans leur aire de compétence. Dans mon enfance, on ne voyait pas autant de panneaux et d'interdictions au bord des piscines, mais il y avait un maître nageur dont les biceps tendus et la mâchoire serrée indiquaient assez qu'il serait à même de vous sortir de l'eau par la peau du slip, si nécessaire. Ces seigneurs des bassins ont été remplacés par des étudiants ou des temporaires à la silhouette flaccide dont l'utilité en cas de réel pépin peut inspirer quelques sérieux doutes. Il en va de même dans des domaines autrement plus sérieux, comme la circulation routière ou la santé — ou encore les armées, que le principe de précaution et son corollaire le wokisme ont démilitarisées en Occident encore mieux que la dysenterie alliée à l'artillerie russe. Il s'agit parfois d'un pur rituel social confinant au culte du cargo. Ainsi, au temps du Covid, on est allé jusqu'à imprimer sur l'emballage des masques de grande consommation qu'ils n'empêchaient pas la propagation des maladies virales ou infectieuses, mais cela n'a nullement dissuadé les autorités de les imposer partout. Les maladies ordinaires, non, nous expliquaient les fact-checkeurs à l'époque, mais le Coronavirus, si:

«...si le virus du Covid-19 est effectivement plus petit que les pores des masques, celui-ci voyage sur des gouttelettes plus grosses et est très largement filtré, avaient expliqué des experts à l'AFP.»

Comme les grands vins, ces âneries

épiques se bonifient avec l'âge. L'essentiel dans l'affaire, c'est que le fabricant du masque était couvert, même si les acheteurs ne l'étaient pas. Mais ils ne pouvaient pas dire qu'ils n'étaient pas prévenus!

Le principe de précaution érigé en dogme vire imperceptiblement en une théologie de la patate chaude consistant, comme avec la TVA, à faire payer l'addition à l'utilisateur final: «Si, avec toutes les précautions que nous avons prises pour vous, vous réussissez encore à vous faire du mal, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-mêmes!» Et ne parlons pas du postulat d'idiotie générale qui sous-tend toute la communication avec le public. Postulat de moins en moins déplacé avec le temps qui passe et la concurrence qui se déchaîne partout pour l'obtention du prix Darwin, mais il est quand même intéressant de déterminer qui, de la poule ou de l'œuf, a commencé. En d'autres termes: l'humanité industrialisée devient-elle idiote parce qu'on la surprotège, ou doit-on la surprotéger parce qu'elle devient idiote? Les deux, mon général! serais-je tenté de répondre, mais ce n'est pas le sujet.

LA FABRIQUE DES LIMACES

Le sujet, c'est que l'hypocondrie sécuritaire est un trait dominant, encore que mal perçu, de l'effondrement de civilisation que nous observons bouche bée. Elle s'imbrique avec toutes sortes d'autres paramètres, culturels, psychiques, économiques, et se cache parfois derrière eux, mais aucun domaine de l'activité publique,

depuis au moins soixante ans, ne lui a échappé. Son invisibilité est garantie par son omniprésence même. Il s'agit d'un lavage de cerveau incessant et bilatéral — au sens où il conditionne aussi bien les conditionneurs que les conditionnés. Et il véhicule deux mythes qui, quoique mutuellement exclusifs, sont tous deux funestes pour une société saine et équilibrée. Le premier porte sur notre représentation de nos pouvoirs collectifs, le deuxième sur nos principes de conduite individuels. Le mythe collectif induit par le principe de précaution indexe le stade d'évolution et de bien-être d'une société au degré de contrôle qu'elle parvient à imposer sur tous les paramètres de la vie humaine et de la vie tout court. La société idéale serait celle qui par sa maîtrise du réel et sa capacité d'anticipation aurait réussi à totalement éliminer le risque, l'échec et — au bout du bout: la douleur, la perte, le désespoir, la mort et, par ricochet, la Providence. Une société sans transcendance se transforme logiquement en une société de la précaution malade. Elle est hantée par des peurs qu'une cosmogonie — récit des origines — religieuse permet de domestiquer. En attendant, dans l'espoir vain d'éviter la mort, elle n'a rien trouvé de mieux que de se priver de vivre. Le mythe individuel qui en découle est beaucoup plus trivial. C'est l'idée qu'il n'y a aucune valeur supérieure à la sauvegarde de notre intégrité physique individuelle (corporelle, sanitaire, économique, financière) et que celle-ci doit donc être notre première préoccupation, à raison de

la quantité de messages de mise en garde que nous adressent tous les canaux de propagande d'une société où le secteur des assurances détient une puissance économique colossale. La religion du principe de précaution, c'est le culte du petit-bourgeois, de l'«Européen moyen» que Leontiev considérait comme l'«idéal et outil de la destruction universelle», cet être plus proche du rongeur que de l'homme que Dostoïevski croisait dans les rues de Londres et de Paris:

«Pourquoi regarde-t-il ayant l'air de dire: "Voilà, je ferai un peu de commerce dans ma boutique, aujourd'hui. Et si le Seigneur le permet, demain aussi, peut-être aussi après-demain, si le Seigneur veut bien m'accorder cette grâce... Eh bien, alors, alors, que je puisse mettre de côté quelque petite chose, et après moi le déluge.»(2)

Les penseurs russes du XIXe siècle avaient été épouvantés par le gnome posthumain que l'Europe industrialisée était en train d'engendrer — mais ils n'étaient pas les seuls. C'est cette même espèce avilie que C. S. Lewis, dans sa puissante prophétie sur l'*Abolition de l'homme*, appelait «des hommes sans colonne vertébrale» (*men without chests*), pour qui le courage, le panache, l'aptitude au sacrifice, le sens de la grandeur et du geste sont autant de signes de dérangement mental.

DISSONANCE VIBRATOIRE

Pour atteindre à une société aussi utérine et protectrice même pour ses membres les plus fragiles, il aura

pourtant fallu que des générations d'hommes et de femmes prennent des risques aujourd'hui intolérables, qu'ils mettent en jeu leur confort personnel et leur vie, pour le *bien commun*. Or cela suppose justement qu'il y ait des valeurs plus élevées que la simple sauvegarde de notre intégrité matérielle, des valeurs, notamment, qu'on aurait jadis qualifiées d'héroïques. Il serait inexact de dire que ces valeurs sont aujourd'hui oubliées. Au contraire, elles s'épanouissent dans l'industrie du divertissement: cinéma, séries, médias de masse. Elles en sont même un carburant essentiel, entre la saga des superhéros, les *listes Schindler*, les exemples de bravoure et de noblesse chez les défenseurs des *bonnes causes* (alors que les partisans des causes *incorrectes* ne sont bien entendu que des pleutres et des poltrons). Sortir de sa *zone de confort*, surmonter ses préjugés, tendre la main à l'inconnu, risquer sa fortune et sa carrière, partager son pain et son manteau: toutes ces belles vertus chrétiennes — et d'ailleurs universellement humaines, ne nous rengorgeons pas — nous sont constamment rappelées par le système d'infodivertissement, en particulier dans son avatar intégriste qu'on résume par la notion de *woke*. Mais *en même temps* — comme dirait un démoncule bien connu — nous sommes ciblés par un conditionnement inverse non moins puissant. *Regarde devant toi, occupe-toi de tes oignons, optimise ta retraite et crains les virus!* Tel est le prêche subliminal que le système nous injecte via un canal parallèle. Si

les vertus généreuses s'adressent à notre conscience morale, l'incitation à la couardise narcissique travaille les instincts primaires qui se logent dans le cervelet. Nous sommes en proie à une véritable dissonance vibratoire, constamment tiraillés entre les hautes fréquences du don de soi et les basses fréquences de la peur primale. Nul besoin de s'appeler Konrad Lorenz pour deviner laquelle de ces deux musiques va l'emporter.

Au besoin, le système peut inverser les instructions, remarquez bien. Ainsi, votre corps n'appartient qu'à vous lorsqu'il s'agit d'avorter ou de changer de sexe sans consentement parental, mais il devient soudain propriété publique lorsqu'il s'agit de vous vacciner «pour protéger autrui». Mais en règle générale, il évite de brouiller le message. Et le message est mortellement univoque: plus nous vous persuadons que vous êtes à vous — forts, autonomes et souverains — et plus vous serez à nous, minables et invertébrés. D'où la banalisation, en Europe de l'Ouest et particulièrement du Nord, de ces scènes impensables dans les pays du Sud ou du monde slave: les passants détournant craintivement les yeux lorsqu'ils assistent à un viol dans la rue ou le métro. Et, y faisant écho, des législations absurdes dans ces mêmes pays où les infractions au Code de la route sans aucune lésion concrète (par exemple, une pointe à 250 km/h sur une autoroute déserte) sont parfois plus sévèrement punies que des crimes de sang, des viols et des meurtres.

Nous sommes ainsi devenus un

Hérode collectif, lâchant la proie pour l'ombre, noyant dans le crime et le gâchis des menaces hallucinées qui n'en sont même pas. Nous détruisons des cheptels entiers par peur des épizooties, détruisons notre économie par peur du climat, castrons des générations de garçons par peur des incivilités, bâillonons l'espace public par peur des mots qui blessent. Nous désactivons la littérature avec des *lecteurs en sensibilité*, nous pourrissions le sport féminin pour ne pas offenser les eunuques, nous désenseignons la langue maternelle pour ne pas défavoriser ceux qui ne la parlent pas, et j'en passe. Mais, comme aux abords de l'an zéro, rien n'y fait. Le petit poisson pour qui l'on déploie toutes ces nasses n'est déjà plus dans cette piscine, il grandit ailleurs en attendant que l'Hérode épuisé par son angoisse casse sa pipe pour revenir en gloire accomplir son destin.

Ceux qui goûtent l'humour noir de ces agitations qui ont entouré la première venue du Christ doivent forcément ressentir, au spectacle des pantalonnades actuelles, comme l'avant-goût d'un deuxième acte.

- Illustration: Un plongeur à Trieste, juillet 2017 (photo SD)
- Cet article fait suite à «L'angoisse du roi Hérode», AP421 et «Un péril sans parade (L'angoisse du roi Hérode, II)», AP423.

NOTES

1. «Leçon de plongée», *Le Nouvelliste*, 26.10.2013.
2. Dostoïevski, *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, dont il sera encore question ici très bientôt.



ENFUMAGES par Eric Werner

Chimères et monstres fantasques

QUAND LES PEUPLES PERDENT LA RAISON, IL NE RESTE POUR LES RAISONNER QUE LA FORCE BRUTE, AUTREMENT DIT LA POLICE. CELA PRÉOCCUPE LES GENS ORDINAIRES, MAIS LES DÉCONSTRUCTEURS SONT RAVIS.

Le régime occidental n'en est plus à une contradiction près, mais la principale est peut-être celle entre l'idéologie déconstructionniste aujourd'hui au pouvoir et la dimension de plus en plus répressive du régime, qui multiplie les interdits dans tous les domaines alors même que, par ailleurs, il s'acharne à faire table rase des «règles de la raison que la nature a empreintes en nous», pour citer Montaigne: au premier rang desquelles celles permettant à l'homme de se construire (au sein de la famille d'abord, de l'école ensuite). Mais, justement, c'est ce qu'on entend absolument empêcher. On ne

veut surtout pas qu'il se construise. Il faut le *reconstruire*. Et donc toutes ces règles ont été abolies. Il n'y a plus de règles. En contrepartie, jamais les gens n'ont été aussi contrôlés et surveillés que maintenant, jamais non plus il n'y a eu autant de lois répressives dans tous les domaines. Le périmètre de ce qu'il est encore possible de dire et d'écrire ne cesse de diminuer d'année en année, tandis qu'on assiste au retour en force du puritanisme le plus strict en matière de morale privée. Là non plus, aucun écart n'est toléré.

C'est complètement paradoxal. D'un côté, le régime encourage

les enfants à changer de sexe, au besoin même leur facilite une prise de rendez-vous pour accélérer les choses, de l'autre il encourage les gens à téléphoner à la police lorsqu'ils assistent à une scène de drague dans la rue. Il est beaucoup plus grave aujourd'hui d'adresser la parole à une personne de l'autre sexe sans lui en avoir auparavant demandé la permission que de se rendre complice d'atteintes à l'intégrité sexuelle de mineurs tombés sous l'emprise d'activistes déconstructionnistes. On ne parlera bien sûr pas d'atteinte à l'intégrité sexuelle. Il ne faut pas tout mélanger. C'est complètement paradoxal, et en même temps chacun comprend bien que tout cela tient ensemble. Ce sont les deux faces d'une seule et même réalité. Il est tout à fait normal que dans une société qui part de plus en plus en petits morceaux, comme c'est le cas de la nôtre, les gens en viennent à prendre l'habitude de téléphoner à la police pour dénoncer leurs concitoyens.

LOGIQUE DE LA DÉCONSTRUCTION

La police ne déconstruit naturellement rien elle-même. En revanche, elle profite de la déconstruction pour s'imposer aux yeux de tous (et d'abord des autorités) comme un remède à la déconstruction. Sans elle, plus rien ne tient debout. Que plus rien ne tienne debout, c'est bien sûr en soi l'objectif poursuivi. On veut que tout soit par terre. Mais on veille en même temps à ce qu'il n'y ait pas trop de morts et de blessés (au

propre comme au figuré). Le régime pourrait en pâtir. En France, entre 2018 et 2023, le nombre des agents de la DGSI est passé de 4200 à 5000 (*Le Figaro*, 21 décembre 2023). La DGSI désigne en France la police politique. C'est elle qui a pour tâche de faire respecter la loi et l'ordre, concrètement de mettre les opposants sur écoute avant parfois de les arrêter. Et donc, en cinq ans, ses effectifs ont augmenté de près de 20 %. Comme quoi, quand on a vraiment besoin d'argent, on le trouve toujours. Chacun voit bien en tout cas où sont désormais les priorités.

Il y a une logique dans tout cela. Il faut un minimum d'ordre pour qu'une société puisse fonctionner. Soit il s'impose tout seul, ce sont les «règles de la raison que la nature a empreintes en nous», soit c'est la police qui se charge de l'imposer, au besoin par la force. On en est très exactement là de nos jours. Les «règles de la nature et de la raison» ayant été déconstruites, le seul moyen de maintenir un minimum d'ordre dans nos pays est de faire appel à la police. On prend ici l'exemple de la France mais il en va de même ailleurs. Partout on voit les États utiliser le peu de monnaie qu'il leur reste encore dans les poches (car les caisses elles-mêmes sont vides) à renforcer les effectifs de la police et des services spéciaux. On ne peut pas leur donner tort, car effectivement, quand les «règles de la raison» ont été détruites, il ne reste que la police. Quand on en vient à ériger en dogme que tout ce qui a été

précédemment construit doit être déconstruit, on voit mal comment on pourrait éviter d'en venir à accroître le budget de la police. C'est en tout cas un bon prétexte pour le faire. Certains diront même peut-être que c'est le but.

Revenons-en maintenant à Montaigne. Montaigne a beaucoup réfléchi sa vie durant à ce qui se passe quand l'être humain est abandonné à lui-même. Il était très pessimiste en ce domaine. Témoin les tout premiers chapitres des *Essais*, où il décrit les dérèglements de l'esprit humain sous l'effet des passions et de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'inconscient. Il puise dans les livres d'histoire mais est aussi à lui-même son propre objet d'étude. Il remarque que quand il a décidé de se retirer des affaires publiques pour mener une vie calme consacrée à l'étude, cela s'est révélé beaucoup plus difficile qu'il ne le pensait. Sa tête s'est mise à chauffer, il dit qu'il a commencé à halluciner en «s'enfantant» des «chimères», des «monstres fantasques». Ne plus voir personne, se retrouver seul avec soi-même n'est donc pas si simple que ça. Se confronter à soi-même est même source de beaucoup plus de problèmes que de se confronter aux autres. D'une manière générale, dit Montaigne, il faut avoir quelque chose à faire dans la vie, autrement l'âme se trouve en très grand danger: «L'âme qui n'a pas de but établi, elle se perd. Car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout».

Et donc il faut des règles. Écrire, en

particulier, est une manière de s'imposer à soi-même des règles. C'est ce que Montaigne lui-même a fait. Il a entrepris, comme il le dit, de «mettre en rôle» (en registre) ses «chimères», ses «monstres fantasques», autrement dit de mettre de l'ordre dans le désordre. L'écriture comme thérapie personnelle, reprise du contrôle de soi. Les *Essais* peuvent effectivement s'envisager sous cet angle. Sauf que tout le monde n'est pas appelé à écrire les *Essais*. Reprenons donc le problème. «C'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme», dit Montaigne. «Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme». On pense au fleuve héraclitéen, tout passe, tout coule. Montaigne est sur cette ligne-là. «Le monde n'est qu'une bransloire perenne», dit-il encore au Livre III des *Essais*. On peut en dire autant de l'être humain. Lui aussi n'est qu'une «bransloire perenne». Rien n'est stable en lui, tout au contraire est mouvement. En langage psychanalytique, on évoquerait le flux pulsionnel. Ce flux nous traverse, et donc aussi, à tout instant, il risque de nous submerger.

MODÉRER LES PERTURBATIONS

L'erreur à ne pas commettre serait évidemment de dire qu'il faut tuer les pulsions. Ou que le flux devrait se tarir. Il ne faut pas tourner le dos à la vie. Montaigne se situe résolument du côté de la vie. Mais on ne peut pas non plus laisser les choses complètement aller. Si la vie est comparable à un fleuve, il incombe à l'homme

d'empêcher qu'il ne déborde, ce qui ne peut se faire que par un système de digues. Les digues ici s'appellent les «règles de la raison que la nature a empreintes en nous». Ces règles sont inscrites dans la nature mais ce sont en même temps celles de la raison. Concrètement, cela renvoie au «savoir vivre» des anciens sages, ceux de l'Antiquité grecque et romaine. Montaigne a beaucoup pratiqué les philosophes de l'Antiquité, il s'en était approprié les préceptes, toutes écoles de pensée confondues. Il est intéressant dans ce contexte de voir ce qu'il dit du «sage péripatéticien» (autrement dit du disciple d'Aristote): «Le sage péripatéticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modère».

C'est cet élément de modération, inséparable de la sagesse antique, qui a complètement disparu. Il n'y a plus aujourd'hui que les perturbations. Toutes les digues construites au fil du temps pour endiguer le flux pulsionnel ont été déconstruites, ouvrant ainsi la voie à des débordements. Les préceptes des sages de

l'Antiquité ne sont qu'une mise en forme des règles de la nature, mais une mise en forme importante. Ils assurent leur inscription dans la sphère culturelle et à travers elle aussi éducative. Aussi bien directement qu'indirectement, ils ont contribué à l'édification de notre civilisation. Rien d'étonnant dès lors à ce que les adeptes du déconstructionnisme leur vouent une haine féroce. Les règles de la nature subsistent donc, mais abandonnées à elles-mêmes. La raison n'est plus là pour leur servir de relais. Ni seulement même le complexe d'Œdipe (et surtout sa résolution) qui en est une expression dérivée. En définitive, il ne reste que la police. La police ne modère naturellement rien, elle-même est un élément puissamment perturbateur, mais agissant à l'encontre des autres éléments perturbateurs. C'est en ce sens qu'elle garantit un minimum d'ordre.

LECTURE SUGGÉRÉE

- Montaigne, *Essais*, Livre I, les 13 premiers chapitres.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Guerre ou Paix

DANS SON EXPOSÉ D'UNE QUINZAINE DE MINUTES DEVANT LE CONSEIL DE SÉCURITÉ DE L'ONU, JEFFREY SACHS A DÉVOILÉ LA RECETTE PERMETTANT DE SORTIR LE MONDE DE LA CRISE ACTUELLE. C'ÉTAIT EN NOVEMBRE DERNIER. MÊME VENANT D'UN PROFESSEUR ÉMÉRITE DE HARVARD ET DE COLUMBIA, LA LEÇON DONNÉE À L'UNE DES PLUS HAUTES INSTITUTIONS DE LA PLANÈTE PEUT PARAÎTRE BIEN PRÉSOMPTUEUSE.

La paix serait-elle vraiment à portée de main si le Conseil — et notamment ses cinq membres permanents — veillait seulement à mettre en application ses propres résolutions? L'hécatombe de la guerre d'Ukraine aurait-elle été évitée s'il avait suffi de contraindre le régime de Kiev, sous peine de sanctions, de mettre en œuvre les Accords de Minsk qui accordaient un statut d'autonomie au Donbass? Pour Jeffrey Sachs, il ne fait pas de doute que de la même manière, les grandes puissances membres du

Conseil avaient le pouvoir et les moyens d'obliger Israël à respecter les résolutions votées depuis 1967 qui visent à mettre en place une solution à deux États et éviter le désastre de Gaza.

Si simple que cela? La première mesure à appliquer serait pour l'ONU de proscrire toute aide financière et militaire extérieure aux belligérants des conflits en cours en Ukraine, en Terre sainte, en Syrie et au Sahel. Dans une interview ravageuse diffusée un mois après son intervention devant le Conseil de sécurité, le

professeur Sachs cite lui-même les raisons fondamentales qui rendent les obstacles sur le chemin de la paix difficilement surmontables. L'obstacle principal tient à la politique extérieure des États-Unis qui n'est rien moins aux yeux de Sachs qu'«une arnaque fondée sur la corruption» (*«a scam built on corruption»*). L'arnaque est celle du complexe militaro-industriel qui aurait généré 5 000 milliards de dollars de profit depuis l'attaque du 11 septembre et le début de la lutte contre le terrorisme international. En fait, depuis cette date, les sociétés productrices d'armement «tiennent la maison» (*«own the house»* en anglais). Elles corrompent jusqu'à l'os les institutions fédérales en dépensant 150 milliards de dollars par an pour donner à leurs lobbyistes de quoi sucrer l'administration. Par un jeu de portes tournantes, ces mêmes lobbyistes — 72 % d'entre eux, précise Jeffrey Sachs — sont engagés dans l'administration et prennent la place des fonctionnaires, qui ont quitté leur emploi pour répondre aux sirènes des géants de l'industrie d'armement comme Lockheed, Raytheon ou General Electric, ou encore à celles des multiples sociétés de conseil et autres *think tanks*, tels l'*Atlantic Council*, la *Rand Corporation* et la Fondation Carnegie, où l'on réfléchit sur la ligne à donner à la politique étrangère américaine. Une politique qui en semant la guerre aux quatre coins de la planète alimente le business de l'armement, seul secteur

industriel hyperlucratif resté sur sol national.

Une autre entrave à la recherche de la paix est l'indigence de la diplomatie yankee. Jeffrey Sachs s'en désole, mais comment pourrait-il en être autrement, si depuis trente ans les USA règnent sans partage sur la planète et que l'art de la négociation et du dialogue, ainsi que leur apprentissage, sont devenus inutiles et obsolètes? Les néoconservateurs qui ont réussi à imposer leur doctrine à Washington à la fin de la Guerre froide n'admettent pas la contradiction, sont prêts à provoquer des changements de régime ou des guerres pour le bien de la démocratie et sanctionnent les États qui se mettent en travers de leur chemin. La vision critique du Professeur Sachs s'inscrit dans celles d'autres universitaires américains qui l'ont précédé, tels le regretté Stephen F. Cohen, John Mearsheimer ou encore Paul Craig Roberts. Ce dernier, universitaire et économiste étiqueté conspirationniste, a fait ses armes dans l'administration Reagan en qualité d'assistant du Secrétaire au Trésor. Après son ouvrage iconoclaste intitulé *L'Amérique perdue, du 11 septembre à la fin de l'illusion Obama*, (paru en traduction française aux éditions Xenia), Craig Roberts a jeté en 2015 un autre pavé dans la mare: *L'ordre mondial menacé par les néoconservateurs* (*The Neoconservative Threat to World Order*). Dans la centaine de chroniques qui se succèdent de février 2014 à l'été 2015, il détaille au jour le jour la série de mensonges par

lesquels les néoconservateurs ont réussi à faire croire à une menace de la Russie contre l'Ukraine. Dans la dernière chronique datée du 10 juillet 2015 et intitulée «Le Pentagone bat le tambour de la guerre», on peut lire (page 391):

«La manipulation mensongère qui vise à faire croire à une menace russe sur la sécurité est passée à la vitesse supérieure. (...) Le comportement “alarmant” et “inquiétant” de la Russie évoqué [devant le Sénat] par deux représentants du complexe militaro-industriel fait partie du canular [*hoax*] imaginé pour maintenir le financement du vaste complexe militaro-industriel US. Dans le but de procurer aux entreprises d'armement les moyens de financer les campagnes politiques et accorder aux généraux et fonctionnaires du Pentagone à la retraite des emplois bien rémunérés comme consultants et lobbyistes, Washington a besoin d'un ennemi plus puissant qu'une poignée de terroristes musulmans.»

En 2015, Roberts avait déjà compris que la diplomatie occiden-

tale n'était qu'un exercice de façade et que les marchands d'armes américains étaient déjà résolus à se créer un nouveau marché juteux en Ukraine. Juridiquement mal ficelés, les accords de Minsk n'engageaient pas toutes les parties présentes, car seulement une partie d'entre elles était formellement signataire. Par ailleurs, plusieurs des clauses étaient difficilement applicables, même après que le Conseil de sécurité de l'ONU leur eut donné force de loi. Autre écueil majeur, qui n'avait pas échappé à Roberts: Washington, en laissant les Européens négocier entre eux, semblait vouloir rester à l'écart, alors que la décision était déjà prise d'escalader le conflit en Ukraine et d'en faire une guerre de proxy entre les USA et la Russie. L'encre était à peine sèche sur les accords de Minsk que le Commandant des troupes US en Europe, le Lieutenant général Ben Hodges, pouvait annoncer en toute bonne conscience que l'Ukraine allait recevoir un bataillon américain afin d'entraîner ses troupes à combattre les rebelles du Donbass et les forces russes.

LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Le labyrinthe de Faulkner

LA LITTÉRATURE L'EMPORTE SUR LA PSYCHOLOGIE EN CE QU'ELLE NOUS PERMET D'EXPLORER PLUSIEURS ÂMES, ET NON SEULEMENT LA SIENNE PROPRE. TELLE EST LA PROPOSITION DE FAULKNER. QU'IL ILLUSTRE PAR UNE PLONGÉE CAPTIVANTE ET HIDEUSE DANS LES BAS-FONDS DE LA NATURE HUMAINE.

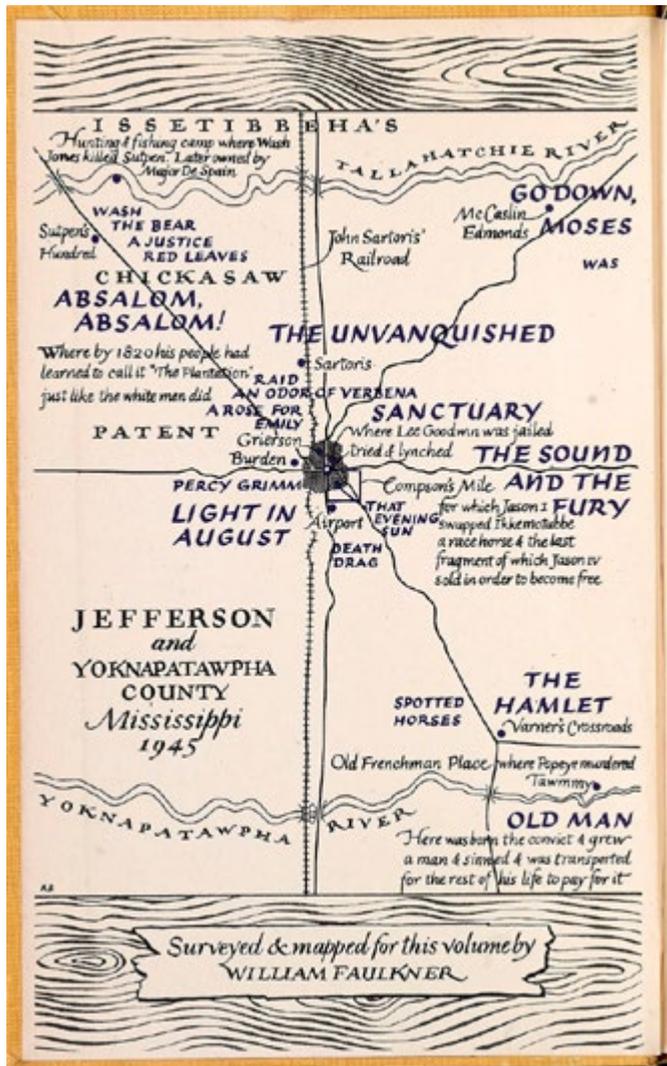
LE TERRITOIRE ET L'IDENTITÉ

«Parle-moi du Sud.
À quoi cela ressemble là-bas.
Ce qu'ils font là-bas.
Pourquoi vivent-ils là-bas.
Pourquoi ils vivent tout court.»
(*Absalon, Absalon!*)

L'œuvre de Faulkner est viscéralement liée au Sud des États-Unis. Lui-même reconnaissait être mort avant d'être né: mort en 1865, lors de la victoire des États du Nord sur le Sud, à la suite de la guerre de Sécession, et né en 1898. Ses romans insistent sur la pourriture intérieure du Sud, entré en décomposition bien avant la défaite, une décomposition quasi organique: la corruption y est d'abord celle de la chair, du sang et du sexe, puis celle de l'argent. Ce territoire du Sud suscite un mélange d'attrait et de répulsion, de haine de soi et de protestation d'amour: «Vous êtes un gars de la campagne, lui avait dit Anderson. Tout ce que vous connaissez, c'est ce petit bout de terre, là-bas, dans le Mississippi, d'où vous êtes parti.» (*Absalon, Absalon!*) De ce «petit bout de terre» microscopique naît le macrocosme: le Sud est un laboratoire d'observation et d'investigation de la nature humaine, des liens aux traumatismes d'une iden-

tité gorgée d'un territoire. Faulkner n'eut de cesse de se recueillir, de s'en-sevelir dans un passé sudiste minutieusement reconstitué par l'écriture romanesque. «On n'échappe pas au Sud; on ne guérit pas de son passé.» Le romancier est le fondateur d'un territoire américain, le Yoknapatawpha, un comté imaginaire de l'État du Mississippi, pays plat et fertile, dont le nom assemble deux mots indiens pour signifier «le pays où l'eau coule lentement à travers les terres plates». Au centre, la ville de Jefferson, avec la place et le palais de justice. Plus loin, la banlieue, où se forgent les fortunes et se ruine l'aristocratie des planteurs. Champs, maisons, routes poussiéreuses du Sud, tout est agencé avec une telle minutie que furent dressés des cartes du Yoknapatawpha, des annuaires et des arbres généalogiques de ces 15 611 personnages, dont 6 298 Blancs et 9 313 Noirs. L'ordre dans lequel Faulkner a écrit ses romans n'est pas chronologique. L'écrivain enquête sur les causes de la décadence des grandes familles du comté Yoknapatawpha: défaite lors de la guerre de Sécession, délabrement des plantations, chute de

l'économie coloniale, et mélange des sangs. Les «maisons» s'effondrent en quatre générations au mieux, car ce sont quatre générations d'hommes qui se sont engagés au combat, entre la guerre de Sécession et la Première guerre mondiale. Chez les Compson, le fils doit hypothéquer les terres, et le petit-fils, les vendre. Dans *Le Bruit et la fureur*, Benjy l'idiot, Caddy la traînée, et Quentin qui se suicide forment la quatrième génération. Chez les Sartoris, c'est la même déchéance. Dans *Absalom! Absalom!*, Henry tue son demi-frère, moitié noir et amant de sa demi-sœur. Le métissage aggrave la déchéance incestueuse. Quand Sutpen rentre du front, il trouve son fils noir mort, son fils blanc en cavale, sa fille vouée au célibat. Pour s'assurer une descendance, il entreprend de séduire la fille d'un de ses fermiers, lequel les massacre tous en retour, avant de s'achever lui-même. Quant à Henry, seul survivant de cette tragédie du sang, terré durant vingt ans à demi fou chez une femme noire, il meurt brûlé vif. Le légendaire Yoknapatawpha garde scellé son secret des origines. Au début étaient



les Indiens. Le chef portait le nom français de «Du Homme», bientôt transformé de manière signifiante en ce mot anglais, «Doom»: fatalité. Au début du XIXe siècle, les colons arrivent. Les Compson d'abord, puis les McCaslin et les Sutpen. Les Sartoris, enfin. Ainsi se crée l'aristocratie des planteurs de tabac et de coton: une société féodale, organisée par la plantation et l'esclavage

qu'elle suppose. Chaque clan forme une «maison», un «*genos*» avec ses ancêtres, ses atavismes, son clientélisme, ses esclaves. La «maison Sartoris» trône, telle la «maison des Médicis» ou encore la «maison des Atrides». Puis, dans les années 1920, surgissent les paysans picaresques, aux côtés des gangsters et des contrebandiers (*bootleggers*). Venus du Nord après la guerre de Sécession, les Snopes sont des voleurs de chevaux. Ils représentent le pragmatisme du commerce et de l'argent tandis que les Sartoris incarnent le romantisme de la tradition aristocratique et de l'honneur. Les premiers s'emparent peu à peu des territoires des seconds, à la faveur de l'essor de l'usine, du chemin de fer, de la banque. À la nostalgie de l'héroïsme valeureux succède le cynisme du mercantilisme vicieux. De cet humus fertilisé par le sang des innocents, Faulkner imagine un monde: du détail, faire surgir l'universel et sublimer le réel. Il raconta que l'inspiration de Sartoris jaillit à partir d'un timbre-poste de son sol natal: «Une mine d'or s'ouvrait à moi, et c'est ainsi que je créais un monde qui m'appartint.» La couleur locale (mœurs, descriptions précises de la vie quotidienne) est aussi localité de la couleur (racisme, société divisée entre maîtres et esclaves, noirs et blancs). «Pour celui qui crée, il n'y a pas, en effet, de pauvreté ni de lieu indigent, indifférent», disait Rilke dans ses *Lettres à un jeune poète*. La fertilité littéraire naît du regard, de la perspective; l'imagina-

tion de l'écrivain féconde la douleur de l'existence. Le Sud est un microcosme incestueux et meurtrier, où le témoin fiable qui raconte les affres des maîtres, de l'orgueil du sang, et la décomposition des patrimoines, n'est autre que la négresse qui s'occupe des enfants blancs.

UNE LITTÉRATURE PSYCHANALYTIQUE ET ORGANIQUE

L'œuvre de Faulkner relève de l'épopée. Le lecteur retrouve les personnages d'un roman à l'autre, qui sont unis par l'attachement viscéral au territoire, par les liens du sang, de la haine et de la vengeance. Il s'agit d'une littérature de type romantique, au sens où, pour paraphraser Victor Hugo, le sublime et le grotesque s'y mêlent comme dans la vraie vie. Le péché de la chair est une obsession quotidienne. Les relations familiales sont renforcées par la consanguinité, comme dans le Sud avant la guerre de Sécession. La transgression du tabou de l'inceste vient assaillir les fantasmes. Et la suite anthropologique, nous la connaissons: le meurtre. Les fantômes hantent, car les deuils ne sont pas faits, en particulier, celui des idéaux grandioses pour le territoire. L'inceste chez Faulkner est toujours une passion du frère envers sa sœur. Frère et sœur sont associés, mais rivaux; ils n'en demeurent pas moins le seul véritable couple constitué dans les romans. Le frère, de tempérament austère, est un gardien jaloux de la virginité de sa sœur: en elle résident la pureté et l'innocence à retrouver. Dans chaque famille,

l'inceste est une menace qui plane comme une tempête dévastatrice. La difficulté des rapports entre père et fils surplombe le roman faulknérien, à l'instar sans doute de l'histoire personnelle de l'écrivain. Lorsque d'aventure un rapport heureux s'instaure, il ne peut l'être qu'en dehors des relations biologiques. John Sartoris est l'ancêtre prestigieux, inspiré de l'arrière-grand-père de Faulkner, une personnalité haute en couleur: colonel, banquier, homme de loi, entrepreneur de chemin de fer, deux fois accusé de meurtre — et finalement assassiné sur la grand-place d'Oxford —, mais également journaliste et romancier, auteur d'un best-seller américain, *The White Rose of Memphis*. Cet ancêtre légendaire hante l'œuvre de Faulkner, dont les parents, après avoir vendu le chemin de fer familial, menèrent une vie plutôt modeste dans la quincaillerie.

Le personnage littéraire, John Sartoris, vit dans un passé idéal, fait de triomphes dont il se refuse à faire le deuil. La haine se mélange à la nostalgie. Le patriarcat archaïque domine par la hiérarchie des ascendants mâles. Et pour autant, le grotesque surgit: le colonel meurt pour être allé récupérer une boîte d'anchois qu'il ne voulait pas laisser aux mains des Nordistes. Il incarne à lui tout seul le Sud: la destinée ratée, sans qu'elle n'ait démerité. Il y a aussi le vieux Carothers McCaslin, le premier pionnier qui s'installa sur la terre vierge, et Thomas Sutpen. Toutes ces illustres

figures sont habitées par la survie de la famille et sa prolongation sur une terre que marque la souillure de la défaite et de l'esclavage. La filiation est aussi le lieu de tous les dangers: dans *Absalon, Absalon!*, le père se fait détruire par ses fils auxquels il dénie l'émancipation. L'homme cherche «le contact vivant de cette chair réchauffée, avant qu'il ne fût né, par le même sang qui lui avait été transmis pour réchauffer sa propre chair, afin qu'il le transmitt à son tour pour couler chaud et vif dans d'autres veines et d'autres membres après que sera morte cette première chair puis la sienne.» Chaque personnage se débat pour naître à lui-même, se désenclaver du giron familial et territorial, sans y parvenir. Les seules séparations réussies sont les morts brutales, les meurtres, les suicides.

La malédiction pèse sur le territoire, que Faulkner sait triplement corrompu: spoliation des Indiens, esclavage des Noirs, mercantilisme des Blancs. Les planteurs sont maudits. Qui prend l'épée périra par l'épée. Le véritable paradis perdu, celui de la nature sauvage et libre, non domestiquée, bonne et innocente, n'est pas celui des planteurs, mais celui des Indiens. Et tant qu'il demeure enseveli dans un déni d'histoire, l'autodestruction règne.

LIRE FAULKNER, C'EST ENTRER EN APNÉE

Le romancier enquête: il remonte le temps, à la recherche de la faute originelle, que seul un outrage plus grand vient éclipser. Ainsi, le trau-

matisme individuel s'entrelace à la tragédie collective du Sud, la psychanalyse se mêle à l'histoire du territoire. Pour transcrire l'universalité humaine malgré tout, il reste le mythe. Le Sud devient le symbole de la chute originelle, frappé de la malédiction de la défaite, de l'esclavage, de la condition humaine pécheresse qui en appelle à sa rédemption. Chaque portrait est archétypal, et les destins familiaux ressemblent à ces grandes familles de la mythologie grecque frappées par la vengeance divine. La terre qui nourrit est aussi celle qui empoisonne. La géographie imaginaire fige davantage le présent éternel de la généalogie, clouée dans l'idéal du paradis originel, d'avant la transgression. Les groupes sociaux sont clairement établis: le patriarcat (les Sartoris), les pauvres Blancs des collines (Mac Callum), les nègres et les Snopes. La neurasthénie, l'alcoolisme, l'avarice, la vénalité, la prostitution, la déficience intellectuelle, la frustration et l'envie sont autant de tares qui habillent les meurtres, le sadisme, les suicides, les viols, les lynchages, les incestes et les fratricides. La souillure première est celle des âmes déshabillées dans leurs espoirs et leurs aspirations, inconscientes de ce dénuement. Car, et c'est un autre point commun avec les grandes histoires de la mythologie grecque, en particulier celle d'Édipe: la faute originelle est d'autant plus dévastatrice qu'elle est ignorée. Et cette ignorance se transmet à la génération suivante, comme

la malédiction qui l'étreint. Le péché est irrémédiable: il a dérangé le cosmos, l'ordre établi.

Dans ce tableau, la mort, violente ou non, est perçue comme le retour au sein maternel, une offrande où le meurtrier comme sa victime sont livrés en sacrifice. Lorsque, dans *Crime et châtement*, Raskolnikov se réveille, il se demande s'il a bien tué. Mais il se rend compte aussi qu'il s'est tué lui-même, «une fois pour toutes, pour toujours.» Dans *Requiem pour une nonne*, Faulkner écrit: «il faut résister à la corruption non seulement avant de la regarder, mais même avant de savoir ce que c'est, ce qu'est cette chose à laquelle on résiste.»

Lire Faulkner demande au lecteur de faire vœu d'humilité, de consentir à devenir le jouet d'un narrateur qui le plonge dans le labyrinthe d'un éternel retour, d'une géographie touffue et de personnages torturés. Faulkner exige de son lecteur patience et persévérance. Il ne lui fait aucune concession: le lire doit se mériter. À un critique qui lui demandait: «Que doit-on faire quand on vous a lu deux ou trois fois sans comprendre?», Faulkner répondit: «Lire une quatrième fois.» L'énigme ne se perçoit pas aisément; le lecteur faulknérien est un lecteur apnéiste, immergé au cœur d'une eau bourbeuse, sans aucune garantie de pouvoir en sortir la tête. Car avec Faulkner, la catharsis est impossible: seule se dévoile la solitude ontologique de l'homme. À prendre ou à dénier.

PASSAGER CLANDESTIN: Bernard Wicht

Perspectives stratégiques 2024

APRÈS AVOIR CORRECTEMENT ANALYSÉ ET PRÉDIT LE DÉROULEMENT DE LA GUERRE D'UKRAÏNE, NOTRE ANALYSTE STRATÉGIQUE BERNARD WICHT LIVRE QUELQUES RÉFLEXIONS PROSPECTIVES SUR CE QUI NOUS ATTEND DANS L'ANNÉE EN COURS. À METTRE DE CÔTÉ POUR PLUS TARD, MÉDITER, CONTESTER...

En mal d'inspiration et surtout en mal de culture stratégique (les méfaits d'un antimilitarisme récurrent), la grande presse revient depuis quelques semaines avec le spectre d'une Troisième guerre mondiale: la ruée des chars russes vers le Rhin conformément aux scénarios des années 1970-1980, l'URSS cherchant à envahir une Europe occidentale, dernier bastion de la démocratie. C'est Hitler contre Churchill! Les auteurs de ces articles semblent ignorer qu'en la matière, l'erreur la plus nuisible consiste à envisager la prochaine guerre dans les termes et les conditions de la précédente.

Que peut-on donc déduire des deux guerres (très différentes l'une de l'autre) se déroulant actuellement à nos portes: l'Ukraine et Gaza? Que nous disent la polémologie, la stratégie et la théorie du leadership du système-monde; c'est-à-dire les principaux paramètres permettant l'analyse des conflits... en évitant la *reductio ad hitlerum* précitée (l'histoire politique et militaire de l'Europe ne se limitant pas à la période 1933-1945)?



- **Du point de vue polémologique.**

Pour les motifs démographiques que l'on commence à prendre en considération (la dénatalité dans l'hémisphère Nord y compris la Russie et la Chine), les guerres devraient se faire dorénavant «à l'économie» et, surtout, par procuration. Ainsi, les Ukrainiens servent de chair à canon aux États-Unis et à l'OTAN dans leur guerre contre la Russie, au même titre que le Hamas l'est pour l'Iran et la Russie.

La guerre à Gaza peut être interprétée comme l'ouverture d'un «second front» à l'instar du Débarquement du 6 juin 1944 visant l'ouverture d'un second front contre l'Allemagne déjà largement engluée à l'Est. En l'occurrence, l'Iran et la Russie cherchent à fixer encore plus l'Occident collectif, accélérant de la sorte l'usure de son potentiel militaire (faibles capacités industrielles en matière d'armement) et symbolique (détestation quasi

- **Du point de vue stratégique.** La guerre à Gaza peut être interprétée comme l'ouverture

d'un «second front» à l'instar du Débarquement du 6 juin 1944 visant l'ouverture d'un second front contre l'Allemagne déjà largement engluée à l'Est. En l'occurrence, l'Iran et la Russie cherchent à fixer encore plus l'Occident collectif, accélérant de la sorte l'usure de son potentiel militaire (faibles capacités industrielles en matière d'armement) et symbolique (détestation quasi

mondiale d'Israël complètement assimilé au collectif précité).

- **Du point de vue du système-monde.** On assiste au renforcement accéléré du leadership russo-iranien sur le monde arabo-musulman: le récent attentat de l'EI à Téhéran le confirme (les groupes sunnites — Turquie? — se rendant compte de la domination de plus en plus totale de l'axe d'obédience chiite — Houthis, Hezbollah + l'alliance objective avec le Hamas palestinien).

LES CONSÉQUENCES

- **1. Pour l'Europe.** Une usure économique de plus en plus forte (crise énergétique, panne du moteur allemand, enlisement bureaucratique de l'UE, absence d'élite politique à la hauteur des défis et des enjeux).
- **2. Pour les États-Unis.** C'est le déclin accéléré du leadership mondial. Le processus de «surexpansion impériale» (P. Kennedy) s'emballe complètement, notamment avec la construction très dispendieuse de nouvelles bases militaires dans le Pacifique. Sans oublier la fracture profonde de la société américaine qui fragilise durablement la politique étrangère de l'Onclé Sam.
- **Conclusion générale provisoire.** L'Europe est non seulement affaiblie, mais complètement isolée. Alors que ses forces militaires sont squelettiques, elle ne peut

plus compter sur le parapluie militaire US et encore moins sur un «nouveau Plan Marshall». Par conséquent, il n'est pas incongru de conjecturer qu'à l'horizon 2030, un maître du Kremlin moins raisonnable et moins sage que Vladimir Poutine soit tenté par une «aventure napoléonienne en retour».

POST-SCRIPTUM: ET LA SUISSE?

Dans ce grand désordre géopolitique, elle ressort de plus en plus comme un pôle d'innovation majeur en Europe grâce à la structure de son tissu économique (voir l'analyse de Paul Dembinski dans *La Liberté* du 27.12.2023). Politiquement, elle peut encore compter sur ses frontières et sa propre monnaie (les piliers de souveraineté au sens de liberté d'action). Les grands défis auxquels elle est confrontée ne concernent pas prioritairement ses relations avec l'UE ni avec l'OTAN moribond, mais bel et bien les valeurs (au sens large), respectivement ses forces morales et ses élites militaires: d'un côté la déconstruction nihiliste qui s'empare des jeunes générations («les Enfants du Veau d'Or», J. de Coulon) et, de l'autre, l'indigence intellectuelle des instances supérieures de l'armée qui ont semble-t-il abandonné toute prétention à la défense du pays non seulement du point de vue stratégique, mais aussi et surtout du point de vue spirituel (la fameuse *geistige Landesverteidigung*).

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 7 au 12 janvier 2024

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Retour du prophète. Emmanuel Todd, on s'en souvient, avait publié son livre sur la guerre d'Ukraine au Japon, parce qu'il y était mieux accueilli et mieux lu que dans son pays, la France. Le vent semble tourner pour l'historien dissident. La parution de La défaite de l'Occident (Gallimard) donne lieu à une série d'interviews plus incorrectes les unes que les autres. Par exemple, au Point (résumé chez Bruno Bertez), sur RMC ou au Figaro. Nous ne manquerons pas de revenir sur cet ouvrage

Les rustres sont vengés. La Radio Télévision Suisse a été déboutée par le Tribunal fédéral pour son fameux reportage sur le Covid de novembre 2021. Ledit reportage, on s'en souvient, avait été dénoncé pour sa partialité par des citoyens indignés. Le TF leur donne une fois de plus raison.

«Selon les plaignants, le programme insinue que les opposants à la loi Covid «étaient les (seuls) responsables de la dégradation du climat politique dans le cadre de la campagne de votation portant sur cette loi». Pire, le reportage «ne donne guère la parole aux opposants à la loi Covid» et donne "l'impression que lesdits opposants sont majoritairement rustres et violents", assène le TF dans un communiqué daté de septembre 2023.»

Pour mémoire, nous avons traité en détail de ce précédent capital. Voir «Groupe témoin», AP344 | O3/07/2022.

Char à pannes. Les fameux chars Leopard passent plus de temps en réparation qu'en opération. Les Russes n'ont aucun problème à signaler: les

félins brûlent comme tout le reste, selon eux. Les Ukrainiens, eux, s'arrachent les cheveux. La presse a fini par y aller voir. Après avoir tant vanté le Leopard, le Spiegel l'appelle désormais «Pannenpanzer». Équipements délicats et défectueux, excès de poids, failles de blindage, manque de pièces — bref: cette *wunderwaffe* made in Germany serait plutôt faite pour les exercices et les parades que pour la guerre réelle, constatent les Teutons atterrés.

Sans pitié. Ce qui était qualifié de rumeur de propagande est désormais confirmé par la presse israélienne: les militaires ont bien reçu la «directive Hannibal» le 7 octobre dernier, à savoir l'ordre d'éliminer les otages avec leurs ravisseurs pour éviter le chantage du Hamas. Un fait qu'on ne pourra éluder lorsqu'on essaiera de démêler les événements de cette fatidique journée. Autre fait désormais irréfutable, qu'on soit sympathisant d'Israël ou non: la plainte pour génocide déposée par l'Afrique du Sud n'est pas sans fondement. Les responsables israéliens «se sont essentiellement mis eux-mêmes en accusation» selon Max Blumenthal, qui signale une banque de données assez ahurissante, consistant en citations sourcées: <https://israelquotes.com>.

Société du spectacle. La pire image de 2024 est-elle... la toute première? Fabien Moine analyse ce moment de communion rituelle qu'était le compte à rebours du Nouvel An sur les Champs-Élysées. Ces dizaines de milliers de smartphones filmant la scène, que nous disent-ils de l'état d'esprit de ceux qui les tiennent? Cette sidérante «basculée dystopique» vaut qu'on s'y arrête.

Gonzalo est mort. Tôt ou tard, un historien ou un romancier entreprendra d'écrire la vie et la mort de Gonzalo Lira. Cet aventurier américano-chilien est devenu mondialement illustre en commentant la guerre en Ukraine depuis Kiev et depuis Kharkov – et en démentant radicalement le «narratif» occidental. Il était si téméraire qu'on le soupçonnait d'être un agent provocateur. Gonzalo avait été arrêté une première fois puis laissé sous résidence surveillée. Arrêté alors qu'il tentait de quitter le pays, Lira a disparu dans les geôles du régime de Kiev, où il fut maltraité jusqu'à l'épuisement. Une double pneumonie a eu raison de lui. Malgré l'indignation publique, malgré la publicité faite à son cas par Tucker Carlson, le gouvernement américain n'aura pas fait le moindre geste pour secourir son citoyen enfermé et torturé pour délit d'opinion. Le sort de Lira est une tache honteuse sur la conscience démocratique de l'Occident. Julian Assange sait ce qui l'attend et nous le savons aussi.

L'art de la défaite. Le colonel Jacques Baud publie un nouveau livre dont le titre nous dispense de fournir le résumé: «L'art russe de la guerre: comment l'Occident a mené l'Ukraine à la défaite». On peut en trouver de généreux extraits sur le site de Bruno Bertez.

Petits boulots. Dans sa chronique de plus en plus burlesque des événements militaires, Andreï Martyanov rapporte une nouvelle parfaitement surréaliste. La marine britannique, qui se trouve dans un état de délabrement avancé, n'a pas trouvé de successeur au commandant des forces sous-marines, le contre-amiral Asquith. Elle a donc opté pour la voie des petites annonces sur LinkedIn! Les milieux militaires ont jugé la démarche «inouïe» et «honteuse». Un responsable de la

dissuasion nucléaire recruté via les réseaux sociaux, ce serait en effet une première! Nous ne savons pas si cette offre d'emploi prestigieuse a soulevé les foules...

Matignon mignon. Le nouveau Premier ministre français, dont même les diplômés universitaires sont douteux, n'a jamais vraiment travaillé dans la vie réelle. Mieux que ça: il n'est essentiellement jamais sorti des VI^e et VII^e arrondissements de Paris, comme le montre cette carte ou mieux encore ce CV sans fard publié par Arnaud Bertrand.

Les deux premiers actes du nouveau chef de gouvernement auront été d'adresser une mise en demeure à son ex-camarade de classe Juan Branco pour ses propos sur Twitter («tiens, méchant!») et... de placer son (ex-) mari à la tête du Gay d'Orsay. Lequel, sans la moindre expérience du service diplomatique, va devoir tenir tête à des cadors comme Lavrov, Wang Yi, Jaishankar ou Szijjártó – si ceux-ci ne le confondent pas avec un sommelier. Heureusement, le Gorafi nous informe qu'il existe un plan B: «Brigitte Macron assurera la Régence le temps que Gabriel Attal soit en âge de gouverner».

Bonne chance, amis français!

Il fut un pays... Comment s'est construite la grandeur française? En grande partie, grâce à l'instruction. «La première leçon, c'était la morale. Morale lundi, morale mardi, mercredi instruction civique...» Ce n'était pas forcément drôle, mais c'était sérieux et imposant. Ce témoignage de 1978, conservé par l'INA, sur «Les enfants de la République 1900-1914» n'est pas qu'un moment «nostalgie»: il nous permet de comprendre beaucoup de choses... et aussi de garder à l'esprit un repère pour mesurer la dislocation actuelle de l'école républicaine. Avec,

toujours, les savoureux accents et les fières moustaches de rigueur!

Du grand journalisme. Xavier Moreau — citoyen russe — étant de passage à Paris, TF1 — citant des rumeurs et relayé par LCI — y a vu une fuite devant la mobilisation! Nous avons directement posé la question au directeur de Strat-pol, et voici sa réponse: «Il y a 4 bonnes

raisons pour lesquelles je ne peux être mobilisé: la mobilisation est terminée, je suis trop vieux (52 ans, c'est bon pour l'armée ukrainienne mais pas russe), j'ai cinq enfants, je suis directeur d'une société d'informatique.» Aussi simple que ça. On n'écouterà bientôt plus les médias de grand chemin que pour rire de leurs âneries!

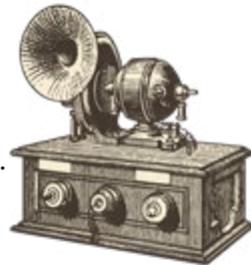
Pain de méninges

UN FLÉAU CORIACE

C'est tout de même ahurissant de penser à l'inexplicable survie du régime républicain... Atrophie universelle des intelligences, avachissement inouï des caractères, exécution endémique de la Beauté et de la Grandeur, obsèques nationales de toute autorité humaine ou divine, boulimie furieuse de jouissances, destruction de la famille et vivisection de la patrie, mœurs de cochons enragés, empoisonnement systématique de l'enfance, élection et sélection de chenapans ou de goitreux dans les cavernes de la politique ou sur le trottoir des candidatures, tels sont les fruits de l'arbre de la Liberté... Le curé nous dit que ses paroissiens sont à un tel degré d'abrutissement qu'ils crèvent comme des bestiaux, sans agonie, ayant détruit en eux tout ce qui pourrait être l'occasion d'un litige d'Âme, à leur dernière heure.

— Léon Bloy, *Journal avant l'apocalypse*, 1913 (via Nicolas Bonnal).

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 424 SEMAINES.
PLUTÔT RASSURANT, NON?



COSMOS

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

